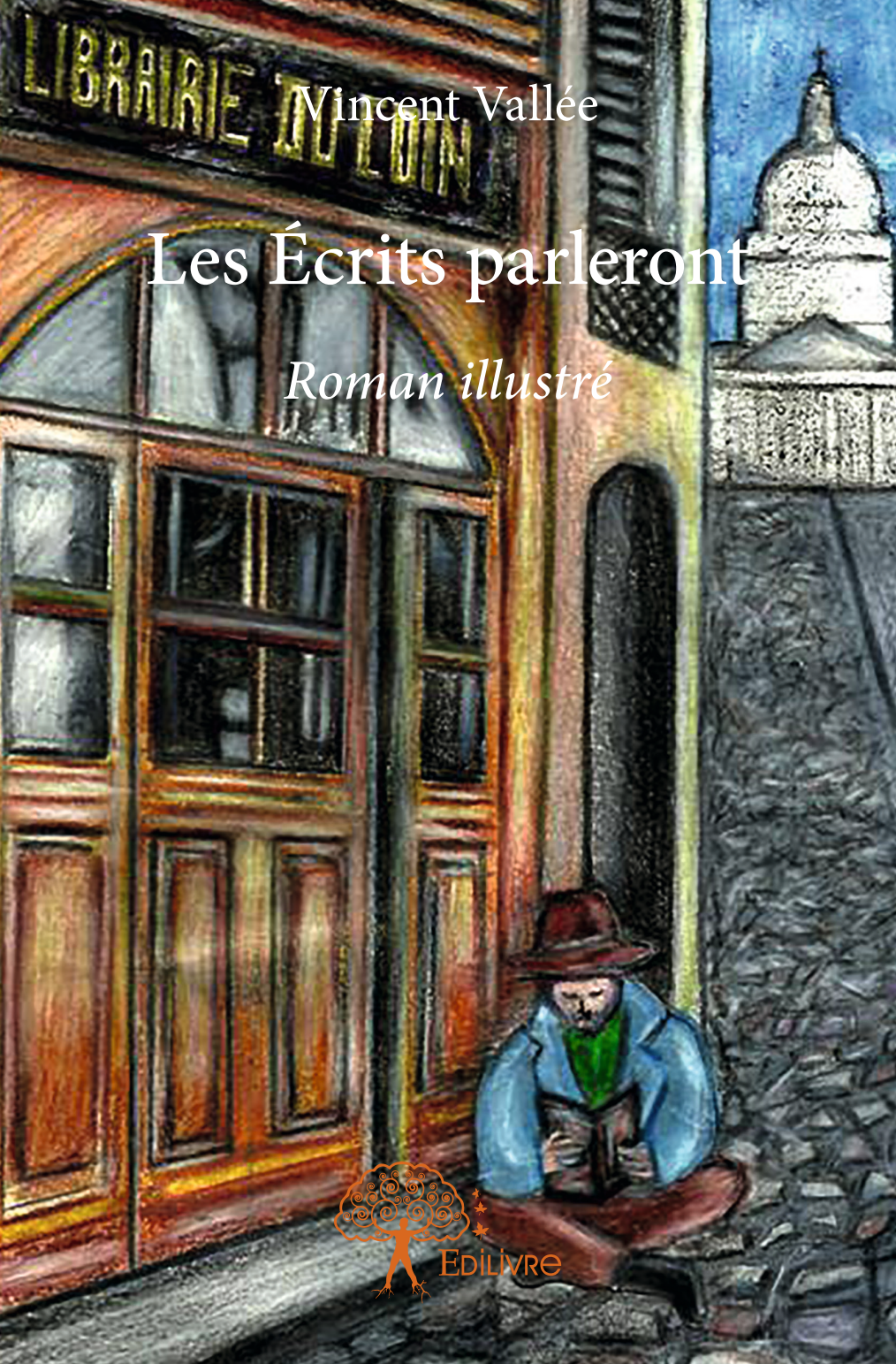




Vincent Vallée

Les Écrits parleront

Roman illustré



Edilivre

A mes parents...

*« La guerre n'est pas une aventure. La guerre
est une maladie. Comme le typhus... »*

Antoine de Saint-Exupéry

Avant-propos

J'ai tenu à écrire ce roman pour rendre hommage aux hommes et femmes ayant subi la Seconde Guerre mondiale, la première n'ayant apparemment pas suffi. J'ai été choqué et nauséux, de voir, de lire ce qui était advenu d'une partie du peuple juif de l'époque.

Mon récit met en avant plusieurs personnages Juifs et quelques « Justes » français. La victoire et la libération doit leur être dédiée. Elle fut amère et cette guerre triste et horrible. Les camps de concentration en furent des exemples affreux...

Au-delà de toutes ces monstruositées générées par la guerre et la soif du pouvoir, des témoignages nous laissent suffisamment de raisons pour éviter que cela ne se reproduise. Il ne faut pas fêter les septante ans de la fin de la guerre en deux mille quinze, il faut juste ne pas oublier, parler à nos enfants et petits-enfants leur dire qu'oublier ceux qui sont tombés et qui ont donné leurs vies pour que nous puissions aujourd'hui vivre, ce serait les assassiner une deuxième fois.

Vallée Vincent

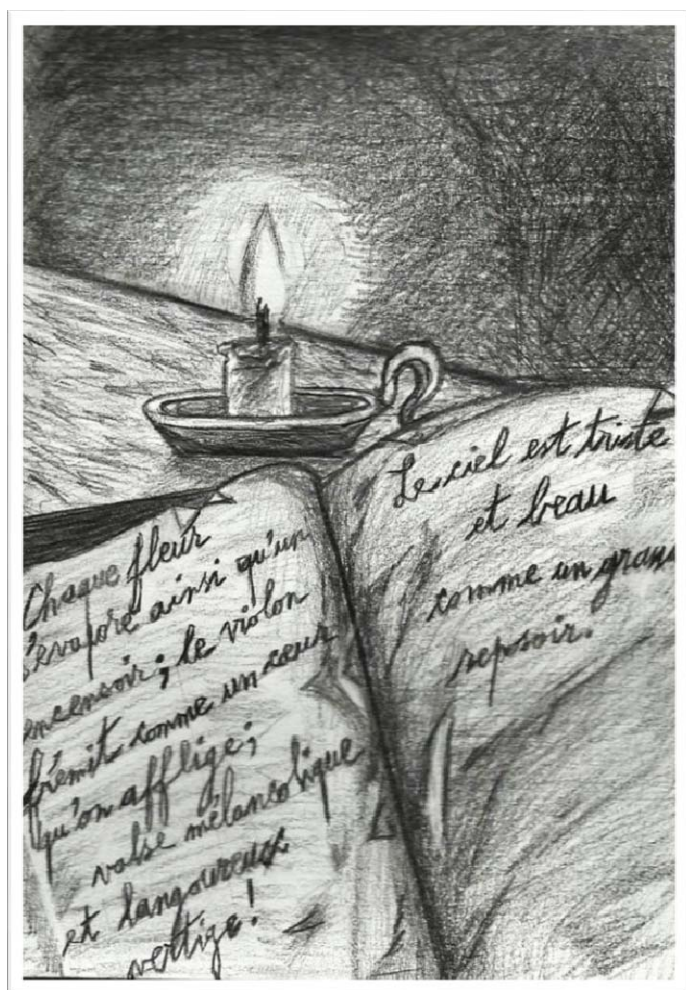
Présentation

Pour ce second roman, j'ai voulu remettre en avant les illustrations, et ce, sans sombrer dans la caricature ou la bande dessinée. Pourquoi ?

Je suis un de ces lecteurs qui ont trop peu lu étant enfant, adolescent, car aucune motivation. Je suis persuadé qu'illustrer les romans par des dessins ou des photographies ne peut que lui donner du cachet, de l'attrait. Écrire, c'est imaginer, créer. Lire, c'est fantasmer la scène, alors si pour se faire, on dispose d'une illustration afin de mettre en avant les moments importants du récit cela ne peut que motiver à la lecture.

Pour y arriver, il m'a fallu chercher un illustrateur, après maintes recherches je l'ai trouvé et je tiens ici à vivement le remercier pour avoir tenu bon face à mes multiples requêtes, demandes de retouches, etc.

Merci Emmanuel L.M. Adam.



Chapitre I

Emile

Paris, mille neuf cent soixante-deux, rue Soufflot. Il est dix heures et une vieille librairie va ouvrir. La façade est constituée de panneaux de bois bruns, garnis de moulures anciennes dignes d'un travail d'ébéniste. Sur la grande vitrine, il est inscrit : « La Librairie du Coin ». En effet, elle est située au coin de la rue, à trois cent mètres à peine du Panthéon. Ah, le Panthéon ! Bien entendu, elle aurait pu s'appeler « Librairie du Panthéon », mais Emile n'y a pas tenu. Cette librairie, c'est celle de ses parents, c'est dire si elle a bien vécu. Emile lui-même, âgé maintenant de soixante-quinze ans, ne l'a jamais quittée et c'est avec passion et fierté qu'il a repris le flambeau quand sa mère est décédée en mille neuf cent trente-neuf. Emile avait alors cinquante-deux ans.

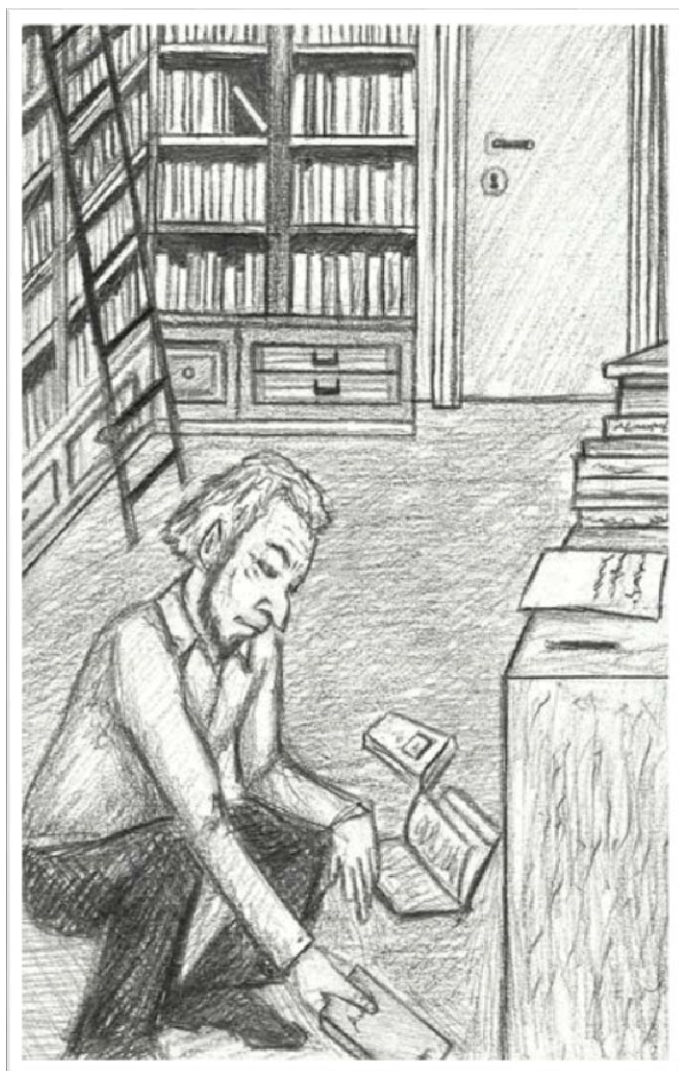
Vingt-trois ans qu'Emile ouvre et ferme chaque jour sa librairie avec une passion intacte. Lui et les livres, c'est une histoire d'amour. Les lire, les relire, sentir sous ses doigts endoloris la douceur des pages,

renifler l'odeur naturelle du papier neuf – preuve que sa librairie fonctionne toujours – mais aussi de l'ancien, du vieux bouquin qui le replonge dans ses souvenirs. Il se remémore alors ses parents, les étagères courbées sous le poids des encyclopédies, ou encore les heures qu'il passait à ranger les ouvrages comme sa mère le lui demandait.

– Dans l'ordre, Emile, et par genre s'il te plaît, lui disait-elle.

Ce matin, il lui faut bien du courage pour ramasser les exemplaires qu'il a laissés tomber de sa table de travail la veille au soir, là où il a l'habitude de recouvrir les plus anciens et d'étiqueter les nouveaux qui ont été commandés par des clients. L'arthrite paralyse ses doigts, surtout en début de journée. Emile ne compte plus les chutes de livres dues à son handicap grandissant alors il les ramasse en grommelant.

– C'est bien triste de vieillir..., se dit-il, en se baissant péniblement, prenant appui sur la glissière de l'échelle. Toute la librairie est ancienne, petite, mais si belle grâce aux étagères en chêne. Elles dépassent les deux mètres et tout le long de plusieurs de celles-ci – les plus anciennes – une glissière est attachée, permettant plus de rangement et un accès plus aisé à certains livres.



En réalité, ce sont les parents d'Emile qui avaient investi dans cet aménagement avec leurs économies afin de lancer leur modeste commerce naissant. La librairie est donc simple, mais passionnante ; elle est composée de deux pièces à l'avant, la plus grande constituant la librairie, emplies de livres de toutes sortes, d'encyclopédies et même de revues. Tout est classé dans le même ordre, et ce depuis bien des années : rien n'y a changé au fond, derrière le comptoir d'Emile, une porte donne sur le salon d'un simple appartement, composé d'un canapé, d'un petit fauteuil et d'une télé.

Trois pièces sont adjacentes au salon : la cuisine et deux pièces qui font office de chambre. A l'étage, tout est loué : ce sont des appartements. L'une des chambres a été aménagée en salle de bains. Lorsqu'Emile était enfant, toute la famille se lavait encore dans la cuisine. Ce sont, en réalité, les seuls travaux qu'il a consenti à faire, car il n'aime pas que l'on fasse du bruit, Emile, que l'on abîme, que l'on détruise. Cette maison, c'est son nid, son refuge.

Il reste une pièce dont je n'ai pas parlé. Elle est toujours fermée à clef et personne ne sait ce qui s'y cache, pas même les plus intimes qui ont essayé de savoir. Dans ce petit espace, il a rassemblé ses écrits, ses livres, sa petite bibliothèque personnelle. C'est là aussi qu'il aime se reposer, lire, écrire et penser au passé, un peu comme une tortue qui rentrerait dans sa carapace pour n'en sortir qu'une fois reposée : cette pièce, c'est son cocon. Emile est né en mille huit cent

quatre-vingt-sept. Il était un enfant jovial, courageux, mais aussi un élève dissipé. Son travail scolaire était médiocre, mais il ne se lassait pourtant jamais de lire ni d'écrire : surtout de la poésie et des histoires romanesques. Il ne comptait d'ailleurs plus le nombre de fois où son père, Jean, fin lettré, l'avait blessé dans son amour-propre, en tapotant simplement son épaule lorsqu'il relevait une faute de grammaire ou d'orthographe. Ce geste était plus fort qu'une punition pour Emile : il faisait pourtant passer un message de compassion et d'encouragement à travers ce geste tendre, mais il ne voulait pas décevoir son cher papa.

Jean le libraire, qu'on l'appelait dans le quartier du Panthéon. Il était donc libraire et bien sûr passionné de littérature. Il lisait presque tout ce qui entrait dans son commerce, sa pauvre épouse se chargeant de vendre, d'acheter et de ranger. En effet, Jean lisait tant que les heures s'écoulaient. Quand il relevait la tête, la nuit était déjà tombée et tout le travail était achevé dans la librairie. Des clients passaient souvent, le réclamant pour une information littéraire ou s'inquiétant simplement de ne pas le voir plus souvent. Jean s'en voulait alors terriblement de voir sa chère épouse, Louise, exténuée. Cette dernière ne voulait jamais le déranger : il était tellement concentré sur ses lectures...

Emile, a grandi dans ce milieu, entouré de ses parents et de sa grande sœur, Germaine. C'était bien

comme cela selon lui : il n'aimait pas trop partager et un frère aurait constitué une légère entrave à son matérialisme quelque peu égoïste. Il a toujours admiré son père, mais a gardé jusqu'au bout le sentiment de ne pas vraiment le connaître, tant il était silencieux. C'est le jour de ses quinze ans qu'Emile le perdit, son père.

Emile garde à l'esprit le souvenir d'un triste jour pour lui et sa mère. Ce matin-là, ils s'étaient levés tous les deux ; enjoués à l'idée de fêter un anniversaire le soir venu ; Emile tout impatient d'ouvrir son cadeau qui, bien entendu, serait un bouquin. Mais voilà : une fois arrivé dans le salon, il vit sa mère debout devant la porte du bureau de son père. La lampe de bureau était restée allumée, alors qu'il faisait plein jour. Elle avait compris, ainsi qu'Emile : le pauvre Jean, visage affalé sur la dernière page d'un ouvrage célèbre de Victor Hugo, « L'homme qui rit », les avait quittés.

Bien que malade depuis plusieurs semaines déjà, une bronchite qui ne le quittait pas – il avait refusé le retour du docteur : pour Jean, c'était une perte d'argent.

– Il est déjà venu, attendons plutôt que ça passe, disait-il à Louise.

Pour celui-ci, c'était une affaire réglée. Mais la nuit en avait décidé autrement et avait emporté avec elle son dernier souffle ; il n'était plus. Emile resta digne face au chagrin qui les accablait, lui et sa mère ; les funérailles furent simples et discrètes, à l'image de

son père. À partir de ce jour, il mit alors un point d'honneur à aider sa mère dans la librairie, en plus de travailler correctement à l'école. Il se mit à lire sans jamais s'arrêter pour être à la hauteur des espérances que son cher papa avait mises en lui. Chaque matin, il rangeait les bouquins déplacés par les clients de la veille, passait le balai et ouvrait le rideau de fer, si lourd à relever malgré la manivelle. Il tentait d'épargner sa pauvre mère du mieux qu'il le pouvait, avant de quitter le magasin pour se rendre à l'école.

Après ce triste épisode de son enfance, Emile grandit aux côtés de sa mère et de sa sœur aînée, travaillant de mieux en mieux en classe, allant jusqu'à obtenir son certificat d'études. Il alterna alors son travail à la librairie et les petits jobs à la poste. En réalité, il aidait juste un facteur, client chez eux, qui pour des raisons de santé ne pouvait plus assurer toutes ses tournées. De crainte de perdre son job, il avait, dans le plus grand secret, confié l'une d'entre elles à Emile.

Nous pouvons dire qu'il avait été épargné quant à son travail physique, sa mère le protégeant un maximum, dans l'espoir qu'il reprenne un jour le flambeau de leur commerce. Elle l'avait encouragé à dévorer les bouquins et lui avait appris à tenir un commerce : comment le gérer, le faire tourner, mais surtout la façon de l'aimer. Emile était né dans les pages et dans les mots ; il avait grandi au milieu des étagères, courbées sous le poids des années et des livres.

Mais en mille neuf cent trente-neuf, la nuit et le destin frappèrent à nouveau. Sa mère mourut à son tour, lui laissant une librairie très fréquentée à gérer seul et un chagrin intense car, c'est le cas de le dire, une énième page de sa vie se tournait. Il lui fallut du temps pour trouver ses marques. Sa sœur étant partie vivre en province depuis un moment, il était seul pour tout gérer dans cette nouvelle vie qui s'imposait à lui, avec son lot de contrariétés et, parfois, de joie. En effet, bien que formé très jeune au travail de libraire, ce fut une période difficile pour lui : il était livré à lui-même et terriblement seul. Depuis ce triste jour, lire, écrire et vendre étaient devenus le quotidien d'Emile, ne laissant d'ailleurs que peu de place dans sa vie pour l'amour.

Cinquante-deux ans, c'était son âge lorsqu'il se retrouva seul. Bien qu'ayant de jolies femmes – très jolies même – parmi sa clientèle, « ça ne lui disait rien », encore moins après ce qu'il avait vécu. Il avait tant d'amis parmi celle-ci, instituteurs, historiens et autres clients de tous bords, que l'amour lui paraissait un peu futile. Il avait le cœur sec et les yeux souvent gonflés, alors il écrivait beaucoup, identique à son père. Pour cela, il lui fallait un endroit à lui, inconnu et invisible des clients comme des amis. Emile était un casanier, c'est une évidence, mais aussi un homme secret, enfermé dans ses pensées, qu'il aimait coucher sur le papier, recroquevillé dans sa carapace.

C'est à la mort de son père qu'il avait pris possession du bureau de celui-ci, gardant les meubles et